

NOUS SOMMES DE RACE DIVINE

« Nous sommes de race divine. »
(Actes, 17, 28.)

Si vous me demandiez quelle est l'origine de l'homme, je pourrais vous répondre avec un poète brillant du XIX^e siècle :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

En cela, je ne ferais qu'imiter saint Paul citant devant l'aréopage un vers du poète grec Aratus :
« Nous sommes de race divine. »

Ainsi deux poètes, l'un du milieu du paganisme, l'autre du sein de la chrétienté, confirment, par l'intuition du génie, la parole révélée : « Dieu a fait

l'homme à son image. » Cette question de notre origine est en relation étroite avec celle de notre fin : car si nous sortons de la poudre, nous retournons à la poudre ; s'il n'y a en nous qu'une des formes de l'animalité, nous n'avons à attendre que le néant. Si, au contraire, il y a en nous un fils de Dieu, nous retournons à Dieu ; si nous avons été créés en âme vivante, la mort n'est qu'une transition, non un terme définitif, une dissolution sans retour !

Question capitale, question toujours actuelle, qui tourmente les savants, et que se pose, comme malgré lui, l'homme le moins exercé au travail de la pensée. En vain les distractions de la vie essayent de nous étourdir. En vain le positivisme du jour veut nous persuader que ce sont là des interrogations inutiles, parce qu'elles sont sans issue. Chaque fois que nous voyons passer dans nos rues un cortège funèbre, chaque fois que nous échappons dans une heure de recueillement au tumulte de la vie, nous entendons une voix intérieure, semblable à celle de l'ange qui se tenait sur la route du désert et qui disait à Agar, la servante d'Abraham : « D'où viens-tu ? où vas-tu ? » Essayons de résoudre la première de ces questions ; ce sera du même coup résoudre la seconde.

I

En dehors de toute préoccupation philosophique et religieuse et en ne tenant compte que des faits qui tombent sous les sens, est-ce que nous ne voyons pas le sceau d'une origine divine empreint sur l'humanité?

L'homme, le dernier venu dans la série des êtres, l'homme que l'animal surpasse souvent en force et en adresse, l'homme si dépendant, si débile, si impuissant en apparence, est pourtant le roi incontesté de la création. Il la domine par sa victoire permanente sur la nature qui lui oppose en vain ses lois invariables, son mouvement ou son inertie, ses forces aveugles ou sa prodigieuse activité. Il triomphe du temps et de l'espace; à son gré, il abaisse les montagnes ou élève les vallées; il perce les isthmes et fait communiquer les océans, et il commence à prendre possession de l'empire des airs.

Mais l'homme m'apparaît encore plus grand dans son action sur le monde des esprits. C'est là qu'il est vraiment créateur. De sa pensée jaillissent des éclairs de lumière. Il prend la plume, et il compose un traité où sont débattus les plus hauts problèmes

de la science et de la philosophie ; il écrit un poème qui résume les tragiques péripéties de la destinée humaine, en sorte que les créations d'un Platon, d'un Aristote, d'un Homère ou d'un Dante, restent vivantes et jeunes, après que des milliers de générations ont passé. — L'homme ouvre la bouche, et des multitudes subissent l'ascendant de sa parole. Elles sont là, immobiles, muettes, mais agitées intérieurement par les diverses émotions que cette âme vibrante leur communique. — L'homme prend un ciseau ou une palette, et il fait apparaître des lignes harmonieuses, des formes idéales, des couleurs saisissantes ; il incarne dans le marbre ou sur la toile une beauté supérieure qui semble un rayon détaché des sphères éternelles. — L'homme s'empare d'un instrument de musique, et il fait entendre à nos oreilles, ou plutôt à nos âmes, une langue nouvelle qui exprime ce que la langue humaine ne peut dire, — excitant ou calmant nos passions, et renouvelant la légende d'Orphée qui domptait par les sons de sa lyre les fauves du désert. — Est-ce qu'en assistant à ces triomphes du génie, vous ne découvrez pas, à travers l'infirmité humaine, je ne sais quelle royauté primordiale qui vous fait dire avec orgueil : « Nous sommes de race divine ! »

II

Le bien est au-dessus du beau dans l'ordre des grandeurs. Encore ici, ne trouvez-vous pas dans l'humanité plus d'un vestige de sa noble origine? L'homme a l'instinct de la perfection, il salue l'idéal moral sans l'atteindre, et s'il n'accomplit pas le bien, du moins il le rêve avec enthousiasme. Parfois même, voué au péché par l'ensemble de sa vie, il nous offre des réalisations partielles de la beauté morale. N'est-il pas vrai que tous les sentiments élevés de la nature humaine, la piété filiale, l'affection conjugale, l'amour maternel, le patriotisme ont reçu l'illustration de nobles exemples? Combien d'actes généreux, combien de sacrifices célèbres ou obscurs! Quelle nomenclature consolante que celle des héros de l'abnégation! Voyez chaque année les découvertes touchantes arrachées à l'obscurité par de pieux investigateurs qui postulent, pour leurs modestes héros, des prix de vertu. La tradition du martyr a-t-elle jamais été interrompue, — depuis le missionnaire qui meurt pour sa foi ou le soldat qui meurt pour son drapeau, jusqu'au jeune interne des hôpitaux succombant à la diphtérie, à côté de

l'enfant qu'il vient de sauver ? — Et, dans un autre ordre d'idées, n'avons-nous pas vu quelquefois des êtres si rares et si purs qu'ils nous paraissent égarés sur la terre et atteints d'une nostalgie céleste ? Traces touchantes de la vocation et de la pureté primitives de l'homme. Oui, plus une âme est élevée, plus elle a le sentiment du désaccord profond entre ce qu'elle conçoit et ce qu'elle réalise, car notre idéal monte à mesure que nous grandissons. Créée pour le bien, mais le plus souvent vaincue par le mal, elle acquiert le sentiment mélancolique d'une origine divine, tristement démentie, et c'est bien elle qui souscrirait à ces vers d'un poète :

Je me dis bien souvent : de quelle race es-tu ?
A mes vagues regrets d'un ciel que j'imagine,
A mes dégoûts divins il faut une origine.
Vainement je la cherche en mon cœur de limon.
Et moi-même, étonné des douleurs que j'exprime,
Je sens en moi pleurer un étranger sublime
Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom !

Écoutons-le gémir en nous, ce sublime étranger, car il nous répète la parole de l'apôtre : « Nous sommes de race divine. »

Vous vous étonnez peut-être de mon langage, car j'ai l'air d'exalter l'orgueil humain. Moi, pré-

dicateur de la loi de Dieu et de la déchéance humaine, je n'oublie pas que ces beaux traits que je relève sont comme des éclairs dans la nuit, comme des parcelles d'or égarées dans la fange. Hélas ! il n'est que trop vrai, les facultés humaines deviennent souvent des puissances malfaisantes. Est-ce que le courage et l'énergie de la volonté, mis au service d'un immense égoïsme, ne sont pas des instruments de tyrannie et de destruction ? Est-ce que le don du génie dans la science, les arts, la littérature, ne sert pas à éloigner les hommes de Dieu, à les enivrer d'un orgueil impie, à les enchanter pour les corrompre ? Ceux que l'humanité appelle grands ont été plus d'une fois des Satans déguisés. — Eh bien ! à cela aussi vous pouvez mesurer la grandeur de l'homme. Tandis que la brute est limitée dans le mal qu'elle peut faire, l'homme dispose au contraire d'une puissance de perversité vraiment infernale. Voyez la savante préméditation, le génie effrayant des crimes modernes ! En sorte que, — si, d'une part, ce qui brille de vertu en l'homme atteste sa noble origine, — d'autre part, ses forfaits intelligents et sa formidable capacité de nuire le révèlent encore comme un Dieu tombé. Ainsi se vérifie le vieil

adage : « Tombe plus bas qui tombe de plus haut » ; ainsi se confirme la parole de l'apôtre : « Nous sommes de race divine ! »

III

Un fils de Dieu déchu de sa grandeur première, voilà l'idée que l'observation des faits nous donne de l'homme. Et il se trouve que c'est aussi l'enseignement formel de notre vieille Bible, si dédaignée par plusieurs aujourd'hui.

La Bible nous montre l'homme sorti pur des mains de son Créateur. Il domine sur la nature matérielle et il est appelé à entretenir avec son Dieu une relation filiale. Mais, si Dieu a créé l'homme libre, il faut qu'il le soumette à une épreuve, pour que cette liberté s'affirme et se constitue. Il faut que l'homme passe de l'innocence instinctive à la sainteté consciente, de l'enfance morale à la majorité morale, c'est-à-dire à l'obéissance volontaire. Or, que nous dit encore la Bible ? Elle nous dit tristement, avec l'expérience et avec l'histoire, que l'homme a succombé dans cette épreuve décisive, et qu'au lieu d'user de sa liberté pour se

donner à Dieu, il en a usé pour se révolter contre lui. L'homme est donc un roi, mais un roi qui a laissé tomber sa couronne et qui, triste exilé de l'Eden, va porter en tous lieux le fardeau de sa misère physique et morale.

Voilà notre passé plein de gloire et d'humiliation. Quel sera notre avenir? Que fera le Créateur contre lequel l'homme ne saurait se révolter impunément? Dieu aurait pu, n'écoutant que sa justice, tarir les sources de la vie humaine et anéantir notre race. Mais un Dieu d'amour répare son œuvre, il ne la détruit pas. A l'heure même de la chute, la rédemption est déjà conçue et accomplie dans sa pensée éternelle. — Mesurez encore ici la grandeur de l'homme. Dieu consent à chercher sa créature perdue, et, sans contraindre sa liberté morale, à la ramener à lui par l'action de son amour. Il la cherche en se révélant à elle par des hommes et par un peuple prédestinés. Il la cherche par les patriarches, par Moïse et par l'institution de la loi. Il la cherche par les prophètes qui annoncent la délivrance et le rétablissement du règne de Dieu. Il la cherche jusque dans le monde païen, en révélant l'idéal moral aux Zoroastre, aux Çakya-Mouni, aux Socrate, aux Platon. Il la cherche, cette pauvre

humanité, par les tourments de sa conscience comme par les châtimens qui la frappent et qui lui viennent, tantôt de la barbarie, tantôt de la civilisation; il la cherche par ses aspirations les plus nobles, toujours déçues et toujours renaissantes. Puis, lorsque cette longue préparation est accomplie, il la cherche enfin par le miracle suprême de son amour, en descendant vers elle dans la personne de Jésus-Christ, et il faut que l'Agneau sans défaut et sans tache, déjà immolé avant la fondation du monde, soit mis en croix, un jour de Vendredi-Saint, sur une colline de Judée, pour que cette humanité perdue soit enfin retrouvée! — Est-elle donc assez grande et assez précieuse à ses yeux pour que Dieu l'ait estimée au prix du sang de son Fils?

Croyez-vous que ce soit là une fiction théologique, un système admirable fait de toutes pièces? — Non, c'est de l'histoire. — L'image divine, Jésus nous l'a montrée en sa personne et l'a gravée dans une postérité de croyants. Comme elle nous a paru belle, cette image, chez les Nathanaël et les saint Jean, les Marie de Béthanie et les Marie de Magdala! Aujourd'hui le même miracle de restauration s'accomplit chez tout homme qui croit, qu'il soit un savant ou un homme

du peuple. Le dernier des pécheurs peut devenir enfant de Dieu et s'approprier la parole glorieuse de saint Pierre : « Nous sommes la race élue, la sacrificature royale » ; il peut répéter avec une joyeuse espérance, ce que me disait un gondolier de Venise, dans cette belle langue italienne aussi harmonieuse que le murmure de la lagune : « Ici-bas nous sommes des mendiants, là-haut nous serons des rois ! »

IV

Aujourd'hui, on veut changer tout cela. On nous dit que ce paradis, cet âge d'or suivi d'une chute de l'humanité, n'est qu'une fable dont notre siècle raisonnable doit se débarrasser. Comme si cette tradition qui se retrouve sous diverses formes, chez tous les peuples, n'avait pas une portée philosophique à laquelle tout esprit sérieux ne peut rester inattentif. Et au lieu de cet homme primitif, de cet Adam à l'attitude noble, au regard limpide tourné vers Dieu et vers le ciel, — on nous propose un ancêtre à la face bestiale, aux lèvres épaisses, sans parole et sans sourire, vivant dans les forêts pro-

fondes où les espèces animales se livrent, pendant des milliers de siècles, le combat pour la vie. Étrange ancêtre ! Étrange paradis ! Ainsi l'homme a des instincts, mais il n'a pas la liberté morale, et par conséquent il n'est pas responsable. Issu des races inférieures, il s'est élevé par un progrès fatal ; mais s'il a pu changer d'aspect, il n'a pu changer de nature, car vous ne ferez jamais sortir, par une évolution naturelle, la conscience de l'instinct et la personnalité morale de la bestialité. Pourquoi donc demanderez-vous compte de ses actions à cet animal parvenu ? S'il est un Lacenaire ou un Vincent de Paul, pourquoi le bénir ou le maudire ? C'est affaire d'origine, d'hérédité, de milieu, de tempérament, — que dis-je ? — c'est affaire de statistique ; car la statistique — on nous le dit encore — a ses chiffres déterminés d'hommes vertueux et d'hommes criminels, dont les proportions sont fixes comme celles des tables de mortalité. Ainsi est anéanti ce drame émouvant qu'on appelle l'histoire et qui a pour pivot la liberté morale. Ainsi disparaît ce combat entre le bien et le mal qui est tout l'intérêt de l'individu et de l'homme collectif et qui constitue toute la valeur des annales humaines. Ainsi se ferme cette noble perspective d'une lutte entre la

lumière et les ténèbres qui doit se terminer, pour nous chrétiens, par la victoire de la lumière sur les ténèbres, par le triomphe de l'amour et de la justice, par l'établissement du royaume de Dieu... Et cette perspective — la grande espérance de nos âmes — n'est plus qu'une illusion de notre orgueil!

A cet homme d'une si misérable origine, vous avez raison, ô sages du jour, d'assigner une fin également misérable. Vous avez raison de lui dire : « Tu es poudre et tu retourneras en poudre » ; vous avez raison de lui refuser le privilège de l'immortalité. Quand il meurt, portez-le au cimetière, ensevelissez-le comme une brute, ... sans une prière, sans une parole d'espérance ! Dites-lui avec Job, dites-lui de la terre : « Voilà ta mère », et des vers du sépulcre : « Voilà tes frères et tes sœurs. » Oui, vous avez raison, et vous êtes logiques !... Mais où vous cessez de l'être, c'est lorsque, par une étrange contradiction, vous voulez faire si grand cet être d'une origine si humiliante et d'une fin si misérable ! Eh ! quoi, c'est là celui auquel vous prodiguez des adulations si complaisantes, celui que vous déifiez ! Et vous nous proposez, au lieu de l'adoration de Dieu, le culte de l'humanité, le culte de ces grands hommes, descen-

dant selon vous des races simiennes, puis, atomes désagrégés rentrant dans le néant, ou — ce qui revient au même — dans le grand laboratoire de la nature... O logiciens sans logique, vous me faites pitié! Il semble que ce soit de vous que saint Paul ait prophétisé, quand il a écrit cette parole : « Se disant sages, ils sont devenus fous! »

V

Il est vrai, nous répudions avec énergie ces doctrines de fatalité et de néant, et nous élevons contre elles une protestation indignée. Mais combien grande notre responsabilité, à nous qui faisons profession de croire que, « venus de Dieu, nous retournons à Dieu »! Entre la conduite des fils du ciel et celle des fils de la terre, il devrait y avoir un abîme. Eh bien! demandons-nous si le lien brisé entre Dieu et nous a été renoué par une conversion sincère. Est-ce que nous portons véritablement son image?— Il ne suffit pas à un fils de haute lignée de montrer le blason de son père; il faut encore qu'il reproduise, avec ses traits, ses vertus et sa noble tradition. En nous voyant de près, un incrédule dira-

t-il ce que Saül disait de David : « Cet homme est meilleur que moi » ? Ou bien pensera-t-il qu'après tout, il ne vaut guère la peine d'être chrétien, puisqu'un chrétien est aussi dur, aussi hautain, aussi avare qu'un incrédule. Un romancier moderne a écrit ceci : « Le christianisme prescrit le pardon des offenses : avez-vous vu un chrétien pardonner le moindre tort à son prochain ? Le christianisme prescrit le dévouement : avez-vous vu un chrétien qui ne soit pas plus préoccupé de son rhume que de la fluxion de poitrine de son prochain ? » C'est là une boutade de littérateur qui peut faire sourire ; mais, à coup sûr, elle est une ironie sanglante, à l'adresse des chrétiens, qui devrait nous faire pleurer... O modernes pharisiens, ne faudrait-il pas dire de beaucoup d'entre nous : « Ils disent et ne font pas ! » Et pourtant si l'image du Christ doit flotter au sein des nuages du passé, dans une sorte d'isolement mystique, je vous le dis, c'est le coup le plus funeste porté au Christ. Pour qu'il ait toute sa puissance sur cette génération, il faut qu'il soit reproduit à des milliers d'exemplaires. Représentez-vous les fils du ciel — imitateurs de celui qui a montré ici-bas le type de l'homme idéal — réalisant les béatitudes du sermon sur la montagne,

faisant briller une sainteté inconnue de la terre, combattant toutes les ignorances et toutes les servitudes, établissant la vraie franc-maçonnerie du bien dans ce monde de douleur, luttant contre toutes les épidémies physiques et morales, — volontaires de l'amour jusqu'à l'immolation, — et dites-moi si ces fils du ciel, vrais fils de la terre, n'avanceraient pas le règne du Christ ici-bas? — Fils du ciel, c'est de vous que dépendent les succès ou les défaites du christianisme. Avez-vous mesuré votre responsabilité?

Si rien ou presque rien ne doit marquer notre origine supérieure, il est évident que rien n'attestera notre fin sublime. Encore ici, que d'humiliations! Sommes-nous plus détachés de la terre que ceux qui croient au néant, — moins empressés à nous établir confortablement sous des tentes d'or et de soie qu'il faudra pourtant replier demain, — moins avides d'honneurs et de richesses, plus scrupuleux sur les moyens de les acquérir?... Dans nos épreuves, nous voit-on plus patients, plus résignés, plus consolés que les gens du monde? Vivons-nous des espérances éternelles? Hélas! le doute morbide du siècle nous a ravagés. Comme le ciel est loin! comme il

nous apparaît vague, mélancolique, à peine semblable à un pâle clair de lune... Où sont les certitudes des apôtres et de l'église primitive? Les : « qui sait? » les : « peut-être! » ont pris la place du : « Je sais! » de l'intrépide saint Paul. Aussi, quand nos malades sont près de mourir, c'est à peine si nous osons appeler auprès d'eux un pasteur, ou leur parler nous-mêmes de la vie éternelle... Et quand ils ne sont plus, nous nous entretenons du passé, bien peu de l'avenir!... Hors le discours officiel prononcé sur leur tombe, un silence glacé se fait autour de nos espérances. O l'étrange manière d'être des fils du ciel!... Ce n'est pas que nous songions à vous proposer un stoïcisme farouche ou une joie inhumaine qui dénature l'Évangile; — non, vous pouvez pleurer, vous les solitaires, vous les affligés, vous les blessés de la vie! Mais pourtant il faut que l'oreille de notre âme perçoive les sons divins; il faut que quelque chose de paisible, de ferme, d'inébranlable affirme en nous les certitudes éternelles; il faut que nous soyons comme un fils exilé qui se sait de noble race, qui compte sur son retour dans la patrie, qui en respire les parfums, qui en entend les suaves harmonies portées sur l'aile du vent, à travers l'infini des mers...

Si nous sommes de race divine, montrons-le à ce siècle qui se meurt d'incrédulité, en nous emparant de l'invisible, en vivant de la foi au Christ crucifié et ressuscité; — en sorte que, de chacune de nos vies comme de chacune de nos morts, s'échappe l'irrésistible témoignage : « Je sais d'où je viens, je sais où je vais : venu de Dieu, je retourne à Dieu. »
